

GILLES BERTRAND et ALAIN GUYOT (dir.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature. Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*. Grenoble, Ellug, collection « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2011. Un vol. de 233 p.

Publié dans la collection « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », ce volume collectif se propose de fournir un nouvel éclairage sur une période de transition et de reconfiguration de la carte des savoirs, à travers un certain nombre de « figures du monde des sciences et de la pensée » (p. 7) qui auraient en commun d'être des « passeurs » : le « géomètre » d'Alembert (Irène Passeron), « l'ingénieur » Bernardin de Saint-Pierre (Gabriel-Robert Thibault), le médecin Cabanis (Maurice Rouillard), le géographe Humboldt (Serge Briffaud), l'explorateur Ramond de Carbonnières (Francesco Orlando, à qui ce volume est dédié) ont en effet tous en commun d'être *aussi* des philosophes ou des penseurs qu'intéressent les questions de style ou de poésie. S'ajoute à cette liste le cas plus problématique de l'historien-poète royaliste Joseph Michaud (Frank Estelmann), *a priori* doublement déplacé pour des raisons chronologique et idéologique, mais dont la posture ambiguë vis-à-vis du discours historiographique prolonge la réflexion sur une période où la définition d'« identités nouvelles » (p. 7) est indissociable d'enjeux institutionnels et politiques. C'est d'ailleurs ces enjeux que met en avant Gilles Montègre à travers le rôle joué par le « custode » Giocchino Pizzi dans l'Arcadie romaine pré-révolutionnaire, l'abbé éclairé jouant, dans ce cas, le rôle de « passeur » entre disciplines, en mettant en branle des réseaux de sociabilité savante. Les tensions entre « savoir spécialisé » et « savoir vulgarisé » abordées par Ariane Devanthéry dans le cadre de la naissance des guides de voyage « modernes » se démarquent en revanche de la dynamique générale de l'ensemble, où domine l'analyse d'itinéraires intellectuels emblématiques. Cette réflexion sur la naissance d'un « genre » permet néanmoins de donner du champ à la figure exemplaire de Ramond de Carbonnières, et davantage d'espace au rôle de « passerelle » joué par des modèles génériques concurrents. Cette dimension est certes abordée à travers « l'enjeu du genre descriptif » (p. 55) et de la notion de « paysage » chez Bernardin de Saint-Pierre et Humboldt, ou dans l'évocation des stratégies de diffusion pratiquées à l'Académie des Arcades (poésie savante et discours scientifique en prose se complétant pour faire triompher « l'Arcadie de la science »). Le parti-pris de ce volume n'en demeure pas moins d'aborder « l'étude de la construction des savoirs » par le biais d'individualités marquantes, et d'envisager la « sociabilité savante » (p. 7) dont elles témoignent en termes d'influences philosophiques ou de stratégies de pouvoir, et non de transfert de modèle. Substantielle, l'introduction de Gilles Bertrand et Alain Guyot précise d'ailleurs l'optique adoptée, en proposant, après une mise au point sur l'histoire des milieux intellectuels, un « portrait-robot » du passeur (p.18), caractérisé par son assise institutionnelle, la pluralité de ses centres d'intérêt, sa volonté de transmission (c'est « un homme de plume ») et un contexte historique de mutation. « L'espace de débat et d'échanges » (p. 33), étudié par Irène Passeron à partir de l'impressionnante correspondance de d'Alembert (environ 2300 lettres), épouse cette perspective, en témoignant notamment de l'incidence de la notoriété et des événements politiques sur l'activité épistolaire du « géomètre ». La réhabilitation de la science entreprise par l'abbé Pizzi dans l'Arcadie romaine met de même en lumière les raisons contextuelles et stratégiques d'un succès éphémère : la suppression de l'ordre des Jésuites (1773), l'influence du prince Gonzaga di Castiglione, l'accueil volontariste des savants étrangers (dont Buffon) consolident une « politique » arcadienne que la République romaine (1798) rendra caduque, en choisissant pour modèle l'Institut français et son cloisonnement disciplinaire. C'est davantage sur la porosité des frontières entre philosophie et science qu'insistent Gabriel-Robert Thibault et Maurice Rouillard. La « double culture » (p. 66) de Bernardin de Saint-Pierre, à la fois ingénieur topographe et pétri de philosophie chrétienne, trouverait ainsi dans l'analogie – « raisonnement matriciel » (p. 63) de l'enseignement jésuite –

une voie de synthèse, concrétisée dans sa pensée du paysage. L'« itinéraire intellectuel » de Cabanis témoigne quant à lui de manière emblématique des innombrables passerelles entre philosophie et médecine au temps de l'Idéologie : habitué du salon de Madame Helvétius, cet « homme de l'art » est également traducteur de Gottlieb Meißner (*Mélanges de littérature allemande*, 1797) et auteur d'une « doctrine de la sympathie » où la sensibilité ne peut se comprendre qu'en relation avec la physiologie. L'exemple de Cabanis permet en outre de mettre en valeur l'importance de la réflexion sur le style dans la constitution d'une figure de « passeur ». Très critique, dans le cas du médecin-philosophe, à l'égard des artifices poétiques et du « style barbare » des littérateurs, cette réflexion témoigne de manière générale d'un souci de la forme lui-même révélateur des passerelles entre disciplines. Les guides de voyage hésitant entre la sensation et l'indication, la fonction pratique et la fonction esthétique, sont à ce titre emblématiques, tout comme l'est la réflexion sur la notion de « paysage », à la fois picturale et topographique, chez Humboldt et Bernardin, qui ambitionne de « faire de la description une méthode de connaissance » (p. 75). Traduite par Élisabeth Faure, l'analyse déjà ancienne (1960) de l'œuvre de Ramond de Carbonnières par Francesco Orlando prend dans cette perspective une pertinence renouvelée : clôturant le volume, elle mêle brillamment pensée du style et pensée philosophique, en montrant que, dans l'œuvre de Ramond, la science et le sentiment se complètent plus qu'ils ne s'opposent. La description des montagnes y constitue, à proprement parler, une méthode de connaissance où cohabitent la géologie et l'exploration intime, Buffon et Rousseau – voire Proust, convoqué afin de montrer que la réminiscence n'est, chez Ramond, jamais une sortie du temps et de l'espace, mais qu'elle nourrit un sentiment d'harmonie avec la nature, une présence au monde passant par la sensation et sa description. Le style, longuement analysé par Francesco Orlando, épouse par conséquent l'impression produite par le savoir transmis, comme dans le cas du torrent Cinca (*Voyages au Mont-Perdu*) : la « prose [...] en reproduit les élans, la sinuosité et les chutes » (p. 216) pour le constituer en « symbole de la pérenne fluidité des choses » (p. 217) quand, ailleurs, la « table des matières de la montagne » (*Observations faites dans les Pyrénées*) et son « réseau apparemment capricieux de [...] strates enchevêtrées » (p. 180) fournit un modèle à la trame des phrases.

Point d'orgue du volume, la longue analyse de Francesco Orlando esquisse donc, par son analyse fouillée de la forme, ce qui aurait sans doute pu constituer une « trame » un peu plus nette de ce volume par ailleurs stimulant : celle de la « porosité des écritures » (p. 31) évoquée dans l'introduction, qui appelait, à côté du « portrait-robot » du passeur, une typologie des « passerelles » élaborées.

BERTRAND MARQUER